

# HISTOIRE ET PATRIMOINE DE COUBLEVIE



Place de l'ancienne mairie (actuelle place E. Brochier)

## COUBLEVIE, UNE HISTOIRE RICHE QUI CONTINUE

*Il était temps !*

*Un an déjà depuis notre dernière parution.*

*Peut-être aviez-vous pensé que le Patrimoine de Coublevie s'était arrêté face à la situation compliquée que nous traversons. Que nenni !*

*Enfin en partie seulement car le report des élections municipales en pleine crise sanitaire a joué un rôle en retardant nos parutions.*

*Étant dépendant de la municipalité vous comprendrez que cette période de transition perturbe notre organisation.*

*Tout d'abord je tiens à remercier celle-ci en nous faisant confiance.*

*Cette continuité est pour l'ensemble du groupe une reconnaissance du travail effectué afin de satisfaire la curiosité des coubleviteins pour une commune qu'ils apprécient.*

*Nous avons à cœur de continuer cette aventure patrimoniale marquée par un territoire partagé entre la montagne et la plaine, croisement de plusieurs routes romaines.*

*Alors je finirais simplement sur cette citation de Samuel Beckett :*

*«Il est vrai qu'on connaît mal ses richesses, avant de les perdre. Et il m'en reste sans doute d'autres encore, qui n'attendent que le voleur pour devenir sensibles.»*

Christophe Jayet-Laraffe  
Groupe Histoire et Patrimoine



1<sup>er</sup> numéro sorti en  
mai 2009

Numéro 24 - Décembre 2020

## Les métiers qui n'existent plus (1<sup>ème</sup> partie)

**Il n'y a pas si longtemps quelques métiers appartenait encore à notre quotidien. Depuis, certains continuent à exister grâce à des passionnés.**

### Le garde champêtre

Dans l'histoire de France la place du garde est très ancienne puisqu'elle remonte au moyen âge. A cette époque cet officier de police a un rôle auprès du seigneur. Sa mission est de surveiller les moissons, les récoltes, les territoires de chasse. Il doit être impitoyable envers les braconniers et les glaneurs. Il est détesté par le monde paysan, qui lui ne mange pas à sa faim. En août 1789 un décret abolit le droit de chasse exclusif au seigneur. En 1791 se crée le métier de garde champêtre qui avait pour mission d'assurer la prévention et la sécurité au service d'une commune rurale. En 2015 l'effectif était de 1100 en France. (source *Wikipedia*)

A Coublevie les deux derniers gardes-champêtres ont été **Maurice Rey Flandrin (1958-1973)** et **Joseph Trépied (1974-1981)**.

### Les lavandières

Mme Laurens, le Vieux Guillon  
**Témoignage de son fils Albert en 2010**

*Ma mère gagnait sa vie en faisant beaucoup de lessives chez elle et chez les gens aisés. Elle lavait aussi le linge des étudiants de l'école Nationale et le linge des colonies de vacances.*

*Elle travaillait dur pour élever ses 6 enfants car son mari avait été blessé et gazé à la guerre de 14-18.*

*Pour les lessives à son domicile, il fallait transporter l'eau du lavoir pour remplir la lessiveuse en fer galvanisé, puis mettre le linge dans ce récipient plein d'eau savonneuse. Le linge blanc, elle le faisait bouillir pour évacuer la saleté et pour stériliser, et ça le rendait si blanc !*

*Au milieu de la lessiveuse avant de mettre le linge, elle plaçait une sorte de champignon galvanisé qui provoquait le bouillonnement intérieur nécessaire à la circulation de l'eau qui remontait sur le linge.*

*Ensuite il fallait frotter ce linge sur une planche posée sur la lessiveuse.*

*Puis on vidait l'eau en la conservant pour laver le linge de couleur. Cette deuxième eau s'appelait «le lessieu».*

*Le rinçage se passait au lavoir. Les lessiveuses très lourdes, pleines de linge mouillé et fumant, étaient transportées sur de grosses brouettes.*



Lavandière

Pour les draps très lourds, une personne se mettait à chaque bout pour les tordre.

Combien de temps mettons-nous maintenant pour remplir le lave-linge ?

La « mère Veyron » une figure typique.

Témoignage d' André Favet, en 2006

Elle faisait la blanchisseuse à domicile, chez les particuliers et aussi au **couvent des Dominicains** (voir N°9 à 11). Mais on ne faisait pas la lessive toutes les semaines.

Il lui fallait un local séparé de l'habitation pour travailler, car elle n'avait pas d'horaire. Elle pouvait venir laver le linge de jour, comme à minuit ou à une heure du matin. Son travail était impeccable, elle était très propre.

Je pense qu'elle ne savait pas coudre, car pour camoufler les trous de ses jupes, elle en portait plusieurs les unes sur les autres.

Quand elle venait chez les Dominicains dans la journée, elle avait son repas et emportait de la soupe. Mais comme elle était très économe et même radin, elle la mettait de côté pour la manger les jours suivants. Mes parents lui donnaient des tombées de bois et chez elle il y en avait une grande réserve. Elle était très dure, et sa vie n'était pas facile.

Témoignage de René Mouton né en 1913.

Deux grandes lessives se faisaient par an, une au printemps, une à l'automne.

Dans les armoires on comptait de 15 à 20 paires de drap très solides.

La lavandière venait à la maison, faisait bouillir les draps dans une grande chaudière, sur un feu de bois. Le travail fini elle les mettait sécher dans le pré.

Par la suite ma mère faisait sa lessive sur le fourneau de la cuisine et allait la rincer au lavoir.



Champignon de lessiveuse

Témoignage de Jeanine Balmey, en 2004

Pour faire la lessive, tous les 15 jours, on utilisait des cristaux de soude, qu'il fallait faire dissoudre dans un peu d'eau. Dans une grande benne remplie d'eau chaude on versait le mélange eau plus cristaux fondus puis on mettait tremper le linge. Ensuite on le frottait sur une planche. Après cela le linge était mis dans une lessiveuse avec à nouveau de l'eau chaude et des cristaux puis la lessive bouillait sur le feu. Il fallait remuer souvent avec une



Lessiveuse

cuillère en bois. Le rinçage se faisait au bassin du village et l'hiver ce n'était pas une partie de plaisir.

Cette façon de faire la lessive a duré encore très longtemps après la guerre de 39-45.

J'ai eu ma première machine à laver en 1961, et il fallait porter et verser l'eau dedans et elle ne rinçait pas. L'essorage était manuel.

## Le laitier

Marius Pégoud à la Tivollière

Témoignage de Gilbert Tivollier en 2005

Il faisait la collecte du lait de Coublevie jusqu'à Saint Julien de Ratz (aujourd'hui La Sure en Chartreuse) et livrait ce lait aux commerçants voironnais. Il a fait ce métier jusqu'à la guerre de 39-45 où il a été fait prisonnier.

A son retour, il a repris cette activité mais pas très longtemps car la coopérative "Dauphilaït" s'était créée en 1945, et faisait le ramassage par camion.

## Les marchands ambulants

Témoignage de Gilbert Tivollier (2010).

Le père Grivel appelé le "Caïffa" habitait La Tivollière, actuellement rue des jonquilles. Il faisait du porte à porte avec une carriole à 2 roues tirée par un petit cheval noir arabe. On disait : « c'était la voiture du "Caïffa" ». Son passage était une grande joie.

Sur les flancs de sa carriole, on pouvait lire l'inscription «au planteur de Caïffa». Son véhicule s'ornait de dessins d'inspiration orientale. C'était une société à succursales multiples, répandue dans tout le pays. Elle tenait son nom du port d'Aïffa, et vendait entre autre des produits importés de Palestine. Sa carriole était fermée par un couvercle qui s'ouvrait et elle me faisait penser à un cercueil.

A l'intérieur il y avait plein de marchandises accrochées.

Il vendait de l'épicerie, de la mercerie, des parfums, des agrafes pour les guêtres, des aiguilles, du cirage, des savons, des épices (cannelle), des remèdes et tout un tas de babioles.

J'étais enfant au début où j'ai vu passer le père Grivel, il a cessé ce travail juste avant la guerre de 39-45.

## Le marchand de vêtements et le représentant de linge de maison.

### Témoignage de Jeanine Balmey.

Ils passaient à domicile jusqu'en 1960 environ.

L'un vendait des vêtements de travail, des chemises, pantalons, sous-vêtements, etc...

L'autre présentait la lingerie des Vosges : des nappes, des serviettes, des draps, etc...

## Le marchand de boissons.

Monsieur **Durand** du Guillon vendait limonades, sodas, eaux minérales et vins. Il allait directement chercher les eaux Perrier et Vichy à la source. Au retour les voisins l'aidaient à décharger le camion.

Monsieur **Thomas** de Voiron livrait le vin, surtout en tonneaux, aux bistrottes et aux particuliers, dans toutes les communes environnantes. Il était très attendu.



Meule à aiguiser

Pour aiguiser, il actionnait avec son pied une pédale pour la faire tourner. Afin d'éviter que les lames ne chauffent il faisait couler un filet d'eau sur la meule.

**Anecdote de Nicole Signorini** : J'ai vu actuellement au marché de Voiron un artisan qui avait une meule et qui aiguisait sur place, il avait d'ailleurs beaucoup de clients.

N° 86		CONGÉ DU REGISTRE 1 <sup>er</sup> M. G.		ÉTAB. THOMAS - VOIRON	
VINS DE RAISINS FRAIS, VENDANGES, CIDRES FRUITS À CIDRE ET À POIRE, POIRÉS ET HYDROMELS.					
BUREAU D VOIRON-NORD (Isère)					
Laissez passer <i>un fût</i> contenant ensemble <i>deux</i> litres de <i>vin</i> suivant le détail ci-après :					
ESPECÉ ET QUALITÉ DES BOISSONS	NOMBRE DE BOISSONS	CONTENANCE usuelle.	VOLONTÉ EFFECTIVE		
V. R. 10 <sup>e</sup>	1 fût	62	Route Orain Civroin 88258 Voiron-Nord (Isère) le 1 <sup>er</sup> Décembre 1952		
Pour le côté du Sable					

Bon de livraison établissement Thomas

## La réparatrice de parapluies.

### Témoignage de Jean Glénat, le Villard.

Ma grand-mère maternelle madame Baizet remplaçait les baleines cassées des parapluies, bien avant la guerre de 39-45 et jusque dans les années 50.

Elle allait s'approvisionner chez un commerçant de Voiron et les particuliers apportaient leurs parapluies à son domicile.

## Le rémouleur

### Témoignage de Jeanine Balmey

Il passait de village en village en criant : « rémouleur, couteaux, ciseaux à aiguiser ».

Il aiguisait tout ce qui était tranchant.

En entendant son appel les femmes sortaient avec les objets à aiguiser et il faisait le travail sur place. Il circulait à bicyclette et traînait la meule derrière son vélo. Elle était montée sur roulettes.



Rémouleur - marché de Voiron (N. Signorini)

## L'étameur ou le "tamagnard" ou l'estamaïs en patois.

**Témoignage de M. Nicolas, route de Chartreuse.** Monsieur Rigaldo mon beau père est venu d'Italie à l'âge de 14 ans et il a appris le métier de **ferblantier** à Aix les Bains, puis est venu s'installer à Coublevie en 1920.

Il étamait les fourchettes, les cuillères qui à cette époque étaient en fer blanc. Il réparait les casseroles, les seaux à lait, les quarts (mesure pour le lait), les bassines, les lessiveuses, les tamis qui étaient posés sur les seaux à lait.



Il changeait aussi les vitres cassées. Il circulait à vélo et sur son dos il avait un fil de fer accroché à chaque épaule. Sur ce fil étaient suspendus les ustensiles à réparer. Pour les plus gros objets (seaux, lessiveuses) il avait une carriole à l'arrière de son vélo.

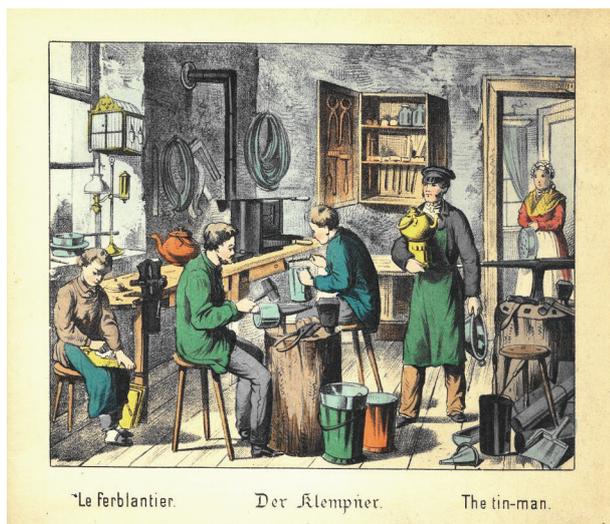
Il partait le matin à 7 H et revenait en fin de matinée pour réparer à son domicile. Il allait dans les communes de Coublevie, Saint Etienne de Crossey, Saint Aupre, Saint Nicolas, Chirens, Saint Cassien et également Charavines, mais là, il partait pour la semaine.

Pour étamer, il se servait de barre d'étain, et les ustensiles à réparer devaient avant tout subir un nettoyage dans l'acide.

La forge était alimentée par du charbon de bois et ses enfants étaient souvent embauchés pour actionner le soufflet.

Quand le feu était suffisamment fort, il faisait fondre la barre d'étain.

Pour les gros ustensiles il fallait boucher les trous, alors, Il chauffait un fer à souder manuel dans la forge, faisait couler l'étain dans le trou à boucher puis égalisait pour faire bien lisse, et enfin, passait l'objet sous l'eau froide puis avec un coton nettoyait et séchait.



**Ferblantier** autrefois (source : « Der Klemptner », (artiste inconnu) Wikimedia Commons, la médiathèque libre, <https://commons.wikimedia.org>).

Pour les lessiveuses les trous étaient souvent très gros alors il mettait une pièce en fer blanc, la soudait à l'étain puis égalisait pour qu'il n'y ait pas d'aspérités, vérifiait l'étanchéité et ensuite ajoutait des rivets. Il remettait aussi des poignées aux lessiveuses.

Pour ce qui était des bosses, il utilisait un gros maillet en bois puis faisait une soudure s'il y avait une fente. Pour les couverts, il les faisait tremper dans un bain d'étain, les sortait avec une pince et les plongeait dans de l'eau froide. Ensuite il les frottait pour égaliser la couche d'étain, les séchait et les faisait briller avec un chiffon. Toutes ces opérations devaient être

faites très rapidement car sinon l'étain refroidissait et devenait dur.

Il remplaçait également les vitres. A son premier passage il prenait les mesures. Il portait un cadre sur son dos où était attachée la vitre.

Il prolongeait la vie de beaucoup d'ustensiles pour le bonheur des ménagères.

Les gens l'attendaient, lui payaient le café, un verre de vin ou un casse-croute. Son passage était l'occasion de bavardages, de rencontres.

Il a continué son métier encore plusieurs années après la guerre de 39 /45.

### Témoignage de René Mouton.

J'avais une dizaine d'année en 1925, l'étameur venait une fois par mois dans une cour près du lavoir au Barrioz à La Tivollière et réparait le fond des casseroles et des lessiveuses.

### Le matelassier.

#### Témoignage de M. Nicolas.

Madame Rigaldo après la mort de son mari a fait le métier de matelassier. Le travail se faisait à domicile et les matelas étaient en laine ou très souvent en crin. Il fallait une machine à carder à main, le matelas était posé sur des tréteaux.

La toile était décousue et la laine enlevée.

La machine à carder avaient des peignes pour démêler et nettoyer la laine et pour la rendre gonflante. C'était un travail très salissant qui faisait beaucoup de poussière. Pendant ce temps sa fille lavait la toile de matelas. Ensuite la laine cardée et démêlée était remise dans la toile.

Avec de grandes aiguilles le matelas était recousu.

A peu près tous les 2 ans les matelas étaient refaits.

### Le pattier ou marchand de peaux de lapin.

#### Témoignage de Jeannine Balmey.

Michel Gleize passait en vélo dans le village. Il portait une grande corbeille accrochée à l'avant et à l'arrière de son vélo.

Tout le long du chemin il criait « Ohé, Ohé peaux de lapin » pour avertir les gens.

#### Témoignage de Nicole Signorini.

Lorsque mon père tuait les lapins, je faisais sécher les peaux en les remplissant de paille et de journaux, puis les suspendais dans la grange. Quand le pattier ne passait plus, je portais les peaux chez monsieur Gouverneyre au Guillon, il faisait aussi ferrailleur (il fallait vérifier le poids avant de partir....).

Crédits photos : collections privées et groupe Patrimoine

Textes : Nicole, Mireille, Josette, Jean-Jacques